

Moi, Anthony, ouvrier d'aujourd'hui

Moi, Anthony, ouvrier d'aujourd'hui



raconter la vie

SEUIL

Collection dirigée
par Pierre Rosanvallon
et Pauline Peretz

Pour aller plus loin
(vidéos, photos, documents et entretiens)
et discuter le livre :
www.raconterlavie.fr/collection

ISBN : 978-2-37021-023-4

© Éditions du Seuil et Raconter la vie, janvier 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Introduction

Je m'appelle Anthony. J'ai 27 ans. J'ai quitté l'école en 2^{nde}, en 2003. Il paraît que je suis dans les 10 % de jeunes qui ont tout lâché. Évidemment, je regrette maintenant, car je le paie cher. Mais quand je regarde en arrière, je vois mal comment les choses auraient pu se passer autrement. Au collège, dès la 4^e, on nous mettait la pression pour qu'on dise ce qu'on voulait faire. Il fallait qu'on soit orienté, c'était obligatoire. Moi, je n'avais aucune idée. La seule chose qui était claire, c'est que j'avais la tête à autre chose, que j'en avais marre de l'école. Ça a commencé très tôt. Je ne supportais pas la façon de faire des profs, ce qu'il fallait apprendre, toutes les obligations. J'étouffais, ça me rendait agressif. J'étais en pleine crise d'ado. Ça a même été franchement violent pour moi. J'étais vraiment mal et je commençais à déraper. Mais soyons clairs, je n'étais pas comme les gars des cités, avec toutes les galères qu'il peut y avoir là-bas. Je n'étais pas un «kassos». Mes parents avaient de bons emplois, ma mère était comptable, mon père éducateur spécialisé. Ils avaient fait des études. Et je n'avais pas trop de problèmes avec eux.

Moi, c'est vraiment l'école qui m'a cassé. J'ai été viré du collège et je suis même passé un an par le privé, où ça a été pire encore. Ils se sont acharnés sur moi, ils voulaient me «faire rentrer dans le rang» comme ils disaient. Limite

sadique. Mais à la surprise de tous, je suis quand même passé en 2^{nde} générale. En fait, ça a été une catastrophe. En pro, j'aurais peut-être trouvé quelque chose de valable. Là, je me suis tout de suite découragé. J'en pouvais plus. J'ai beaucoup séché. J'ai eu mes 16 ans au mois de mai et j'ai décroché. Je me suis cassé définitivement. Comme je leur posais plutôt des problèmes, les profs n'ont pas essayé de me retenir. Mes parents ont dû s'y faire. J'avais peut-être fait une connerie, mais ça avait été impossible pour moi de faire autrement.

« Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? » J'en savais rien ; et ça m'agaçait qu'on me pose la question. À ce moment-là, il n'y avait qu'une chose qui me plaisait vraiment : le djembé. On formait un petit groupe avec deux copains, et on jouait tous les jours, au moins deux, trois heures, des fois plus, dans le garage des parents de l'un d'entre eux. On allait de temps en temps s'installer dans un coin derrière la place des Terreaux, et il y avait facilement vingt ou trente personnes qui restaient à nous écouter. Preuve qu'on se débrouillait pas mal. On s'y croyait... On commençait même à rêver un peu, à penser formation d'un ensemble, spectacles. Ça n'a pas duré longtemps. J'ai aussi flashé sur l'idée d'être moniteur de ski. J'étais un des plus forts juniors du ski-club de Lyon-Est. J'avais été vraiment fier d'avoir eu mon chamois de vermeil l'année précédente. Mes grands-parents habitaient juste à côté de Bourg-d'Oisans et j'allais toujours chez eux pendant les vacances scolaires. Je profitais des réductions sur les forfaits des stations que mon grand-père avait toujours par le comité d'entreprise de Pechiney où il avait longtemps travaillé.

J'avais suivi un stage de compétition, pendant les vacances de Noël de ma 2^{nde}, qui avait super bien marché. J'avais repris

contact à l'automne suivant avec le moniteur qui avait dirigé le stage et qui m'avait eu à la bonne. Il m'avait encouragé à m'inscrire à la formation pour passer l'examen de moniteur. Il trouvait que j'avais le niveau. Mais il fallait passer des tests pour pouvoir entrer dans la filière. Ça commençait par des tests théoriques. J'ai complètement foiré en maths et en français. Du coup, ça m'a barré la route pour l'accès à la formation. J'ai trouvé que c'était injuste et ça a été une énorme déception pour moi. Tout était bouché. *No future.*

Ça allait bientôt faire un an que j'avais quitté le lycée et je ne voulais plus dépendre de mes parents. J'étais décidé à ne pas tourner en rond. C'était aussi une question de fierté pour moi. Mais comment ? C'était la question. D'abord, direction chez ma copine. Ça faisait six mois qu'on se connaissait. Elle était aussi une fan de djembé. Elle avait deux ans de plus que moi et venait de trouver un emploi aidé à la municipalité de Bron, après avoir eu un CAP en administration. Elle avait de la chance, ses parents venaient de lui prêter un petit studio qu'ils possédaient à Bron. « Pour t'installer dans la vie », ils lui avaient dit. J'en ai profité.

Premiers boulots

Que faire à 17 ans quand on est sans diplôme ? J'ai vite compris que ça n'allait pas être évident. Passer par la case Quick ou McDo ? Ils ne semblaient pas prendre les moins de 18 ans. Et on disait que, dans les deux cas, c'était mal payé et dans une ambiance style «aux ordres des petits chefs». C'était pas pour moi. C'est en tombant par hasard sur des jeunes qui distribuaient des gratuits à la sortie du métro à Lyon que je me suis dit que ça avait l'air cool. Ça tombait bien : *20 Minutes* proposait trois CDD pour faire l'ouverture du métro à 5 h du matin. C'était un contrat de deux mois, 8,27 euros de l'heure, pas terrible. Les volontaires ne se bousculaient pas. J'ai été pris. De Bron, il fallait se lever à 3 h 30 pour être, en vélo, à l'heure à la station Hôtel de Ville. Ça m'avait tout de suite plu. On était un groupe de six jeunes, un autre mec qui distribuait *20 Minutes* avec moi, et ceux qui étaient là pour *Direct Soir*, *Métro* et *Lyon Plus*. Je n'étais pas habitué à me lever si tôt, ni à voir ceux qui se levaient pour bosser à 5 h. Il y avait des hommes et beaucoup de femmes qui sortaient du premier métro. Ils devaient faire des ménages ou être vigiles, car c'était un coin de bureaux et de commerces. Ils prenaient les journaux l'air pressé. Il y avait aussi les fêtards, surtout des mecs, qui rentraient chez eux, un peu cabossés. Aucun d'eux ne prenait nos journaux.

J'étais projeté dans la vraie vie. Je me prenais une claque en pleine figure. Tous ceux avec qui je travaillais étaient des étudiants. Pour eux, c'était un job, une façon de se payer leurs études, une parenthèse avant de passer aux choses sérieuses. C'est là que j'ai vu le bug. Car, pour moi, c'était le terminus, il n'y avait rien derrière.

Le CDD terminé, j'ai même pas pensé à aller à la mission locale. Je sais pas comment dire, mais ça m'aurait donné l'impression de salement vieillir d'un coup, de basculer de l'autre côté de la barrière, quoi. Et puis, mes parents me donnaient encore un peu de fric. Je n'étais pas complètement pris à la gorge. Je ne me voyais pas encore comme un mec qui galérait. J'avais toujours un pied dans l'insouciance. D'autant que j'avais la sécurité d'être en appartement avec ma copine. Je me suis surtout branché sur les gratuits qu'on trouvait chez notre boulanger. C'est dans *ParuVendu* que j'ai trouvé les deux lignes suivantes : « Barman dans bar de nuit. Bonne rémunération. Tel au 06.... » J'ai appelé immédiatement, tout excité. Je me voyais déjà dans le monde de la *night*, à écouter de la bonne musique. Rachid était au bout du fil. Il m'a tout de suite dit les horaires de travail, 23 h à 5 h. Et il m'a rencardé le soir même à minuit au *Pallas*, un bar dans une petite rue en bas de la Croix-Rousse, un coin assez animé la nuit. Ça faisait pas trop branché, même si l'ambiance tamisée avec des lumières rouges, m'a plu. Mais Rachid m'a dit que c'était pour un autre bar dans le même coin, qui était aussi à lui, *La Cuvée*, qu'il avait passé l'annonce. C'était un bar à vin qui n'avait pas la licence pour les alcools comme la vodka ou le whisky. Il m'a expliqué que j'aurais à faire seul l'ouverture à 23 h et que j'aurais tout à nettoyer en fin de service, à 5 h, la salle, la réserve et les toilettes, pour que

tout soit OK pour le lendemain. 70 euros par jour, au black, six jours par semaine. C'était inespéré. Ça faisait dans les 1 700 euros par mois. J'ai passé la semaine d'essai et j'ai pris mes marques. Je suis resté quatre mois.

Ça n'avait pas été le monde de la nuit tel que je l'avais fantasmé. *La Cuvée* était un bar bas de gamme, très sombre, avec des murs en pierre encrassés par la fumée et la saleté, et de simples tonneaux autour desquels les gens consommaient debout. Il n'y avait qu'au fond qu'on pouvait s'asseoir, sur des banquettes autour d'une grande table. C'est surtout les verres de vin à 2 euros et les demis pression à 1,50 euro qui marchaient. C'était vraiment pas cher pour un bar de nuit. La clientèle était plutôt prolo. À partir de minuit et demi, il y avait un vigile à la porte, Khalid, un mec super baraqué, qui travaillait avant dans un autre établissement du coin. Mais il m'arrivait de lui téléphoner plus tôt si j'avais l'impression que ça partait en cacahuète parce qu'un client insistait pour avoir un verre gratuit et que le ton commençait à monter, ou parce que je sentais qu'une bagarre allait éclater.

Le bar faisait salle comble à partir d'1 h, 1 h 30 du matin, quand plusieurs autres endroits du coin fermaient et que leurs clients rappliquaient. On était loin du côté paillettes des boîtes de nuit ! Les clients étaient presque tous des hommes, dans les 30 ou 40 ans, assez alcoolisés. Ils parlaient peu. À partir de 2 h du matin, les gens consommaient moins. Apparemment seulement, car certains amenaient de l'extérieur des bouteilles d'alcool qu'ils planquaient sous la table et dont ils se servaient en douce. Ou même qu'ils allaient siffler aux toilettes. Je retrouvais à chaque fois des bouteilles vides au moment de la fermeture. Il y avait aussi des SDF qui aboutissaient là, prenaient un verre à 2 euros et roupillaient, affalés sur les

banquettes du fond en attendant l'ouverture du métro à 5 h. Ça pouvait alors à devenir craignos. De temps en temps, certains commençaient à s'engueuler en hurlant. Le vigile faisait alors videur, les obligeait à sortir et, parfois, n'hésitait pas à les taper assez méchamment, surtout quand c'étaient des SDF. C'était comme un défouloir pour lui. C'était pas très rassurant.

Une fois que tout le monde était parti, j'en avais pour près d'une heure à tout remettre en ordre. Je parle pas de l'état ignoble des toilettes. Certains soirs, j'avais l'impression de nettoyer des écuries. Il fallait aussi vérifier les fûts métalliques de bière, aller jeter les bouteilles vides, laver et ranger les verres, passer la serpillière. Je quittais le bar à 6 h du matin. Ma copine ne trouvait pas ça génial. Moi, ça m'avait vraiment plu au début, malgré ce que j'ai dit. Beaucoup de gens te racontaient leur vie, dans le genre assez désespéré, « je veux mourir ». Il fallait savoir leur parler, mais en faisant attention de ne pas s'impliquer. Parce que là, tu pouvais plus t'en décoller. J'avais vraiment compris ce que ça voulait dire tomber en bas de l'échelle. J'y repense souvent et je crois que cette expérience m'a donné la volonté de m'en sortir.

J'avais une place. Je gagnais bien. Certains copains des videurs, qui passaient régulièrement finir la nuit au bar, travaillaient, eux, dans de belles boîtes et j'avais pu avoir deux ou trois fois des entrées gratos. Mais j'ai senti peu à peu qu'il y avait quelque chose de pas net dans cet endroit. Et puis, je ne voulais pas éternellement être payé au black, même si quand mon père me disait que c'était mauvais pour la retraite, ça me laissait froid. Au bout de quatre mois, j'ai donc dit que les horaires de nuit étaient trop durs pour moi et je suis parti. Ça n'a pas seulement été la fin d'un boulot.

J'ai bien senti qu'une page se tournait, que j'allais entrer dans la vraie vie. Ça me soulageait et ça me faisait peur en même temps. Il fallait maintenant que je regarde les choses en face. Je ne pouvais plus continuer à bricoler. Les choses se resserraient autour de moi, sans que je sache bien dire encore ce que cela voulait dire.

Le frère de ma copine travaillait chez Decathlon à la Part-Dieu. C'est par lui que j'ai su qu'ils allaient prendre deux personnes en CDD, 20 h par semaine, au rayon montagne pour la saison d'hiver. J'ai envoyé un CV et on m'a demandé de venir rencontrer un responsable du magasin. Il a vu que j'étais fan de ski, et je crois que mon enthousiasme lui a plu. J'ai été pris pour quatre mois. L'ambiance était bonne, le rapport avec les clients était très positif aussi. J'étais content. Je serais bien resté si ça avait été possible. Mais ça ne l'a pas été. J'ai alors senti que j'avais eu de la chance de pouvoir enchaîner sans trop de problèmes trois boulots et que cette chance n'allait pas durer. Il fallait que je trouve quelque chose comme filière, un métier en somme. Mais lequel ?

Le CACES

«Avec le CACES, t'es sûr de trouver du boulot.» C'est ce que m'avait dit au printemps 2007 une fille qui faisait cariste chez Casino à Saint-Bonnet-de-Mure, dans un entrepôt qui livrait les hypermarchés. J'avais regardé *subito* sur internet. «Certificat d'aptitude à la conduite en sécurité» : c'est ce que voulait dire CACES. Pas la conduite de camions, mais celle d'engins de chantier ou de chariots pour porter les palettes. C'était presque toujours mentionné comme un diplôme demandé dans les annonces «caristes» de la mission locale. J'avais aussi vu sur internet qu'il y avait à Vaulx-en-Velin une boîte qui organisait des formations pour l'obtenir. Elle faisait partie du groupe AFT-IFTIM. Ça avait l'air énorme, avec des centres partout en France. C'était une boîte montée par les patrons des secteurs du transport et de la logistique. C'était donc que ça pouvait déboucher sur un emploi. Le catalogue des formations qu'ils proposaient faisait dans les 200 pages. C'était fou. Il y avait de tout. On pouvait y préparer des CAP ou des bacs pros et même des licences, jusqu'à des diplômes bac +5 ! Ils avaient l'air d'être plus ou moins associés à l'Éducation nationale, mais aussi à l'AFPA¹. Conducteurs routiers, chauffeurs de bus, déménageurs,

1. Association nationale pour la formation professionnelle des adultes.

caristes, conducteurs d'engins : ils faisaient tout ce qui roule ! Je n'avais jamais imaginé qu'il y avait tellement de spécialités.

J'avais tout de suite vu que c'était une piste à creuser. Alors qu'on parlait tous les jours d'usines qui licencient, la logistique avait l'air d'être un secteur d'avenir. Et puis l'idée de conduire me plaisait ; j'avais l'impression qu'on dominait quelque chose. J'avais tapé « logistique » sur Google : 7 390 000 résultats ! C'était bon signe. Il n'y a d'ailleurs qu'à circuler pour voir qu'il y a partout, le long des routes ou des autoroutes, des centres logistiques qui ont l'air assez neufs. On voit maintenant beaucoup plus d'entrepôts que d'usines, c'est clair. Pour voir, j'avais tapé « sidérurgie » : 2 290 000 résultats seulement. Et « industrie textile » : 1 700 000.

Je me voyais mal conducteur d'engins sur les chantiers, surtout qu'il fallait le permis de conduire et que je l'avais pas encore. Les formations avaient aussi l'air assez longues. Alors que ça durait seulement quatre jours pour avoir le CACES logistique. Je m'étais donc dit que ça valait le coup. J'ai fait une demande sur le site pour avoir plus d'infos et là, mauvaise surprise : le stage coûtait 600 euros. J'ai appelé le centre de Vaulx-en-Velin pour savoir s'ils faisaient des tarifs jeunes. Réponse : « On n'en fait pas, mais la mission locale peut vous le payer. » Je vais donc à la mission locale de Bron, je patiente plus d'une heure, juste pour prendre un rendez-vous pour un mois plus tard. Je m'accroche quand même. Quand arrive enfin le rendez-vous, ça dure vraiment pas longtemps : « Vous n'êtes pas inscrit, vous n'y avez pas droit. » À ce moment-là, j'étais juste à la fin du CDD chez Decathlon. J'étais écoeuré. Si t'es chômeur de longue durée, on te paie plein de formations, mais t'as le droit à rien si tu veux te former pour ne pas tomber dans le chômage ! J'ai

eu la chance d'avoir des grands-parents très remontés sur la question du chômage des jeunes. Pour eux, ça ne passait pas qu'on n'en fasse pas plus pour que les jeunes sortent de la galère. Ils ont absolument voulu me payer la formation, avant même que je leur aie parlé de ça. J'étais super content et je me suis inscrit.

Un mois après, je me pointe donc au centre de Vaulx-en-Velin. J'étais dans un groupe de dix personnes. Ils étaient tous plus vieux que moi, dans les 30/40 ans. Il n'y avait qu'une femme. J'ai appris pendant les pauses repas que la moitié avait le stage payé par leur boîte. Ils avaient auparavant été préparateurs de commandes sur chaîne. Je n'en ai vu que deux dont le stage était payé par Pôle emploi. On était dans un bâtiment moderne, dans une salle style salle de réunion, avec un ordinateur devant chaque place. Le matin, c'était la théorie. Le formateur commençait par faire un petit topo d'introduction sur les différents chariots, la sécurité. Ensuite, chacun devait se mettre sur son ordinateur pour apprendre une brochure PDF de 20 pages. C'était très axé sur la sécurité : les chaussures de protection à mettre, les harnais, les charges à respecter, les manœuvres à ne pas faire. L'après-midi, on passait à la pratique en apprenant à manœuvrer dans un grand hangar trois types de chariots : les simples transpalettes électriques qui restent au sol et que l'on dirige à pied ; les chariots avec une fourche frontale qui peuvent s'élever à 1,50 mètre ou à 2 mètres, que l'on conduit comme un petit véhicule (certains étaient électriques, d'autres à gaz) ; et enfin, les plus imposants, les chariots à fourche latérale. Là, c'est la cabine qui s'élève le long d'une crémaillère verticale. Sur certains modèles, elle peut monter à 8 mètres pour aller chercher ou poser des palettes sur des racks très hauts (comme

ceux que j'avais vus plusieurs fois dans les magasins IKEA). Il y avait un certificat de conduite pour chaque type de chariot: les CACES 1, 3 ou 5. On nous avait tout de suite prévenus qu'il était difficile d'avoir le 5. L'ambiance pendant le stage était bonne, pas du tout scolaire, le formateur nous avait même amené des croissants un matin.

À la fin des quatre jours, c'était l'examen. Pour la théorie, c'était comme pour le code de la route, il fallait répondre sur ordi à un QCM montrant qu'on avait bien appris les 20 pages. Pour la pratique, on devait manœuvrer chaque chariot, prendre et déposer des charges devant un jury de trois personnes. C'était comme à la télé: il y avait deux gentils et un méchant. Deux jeunes dans les 30 ans. L'un d'entre eux était aussi au jury du bac pro logistique. Et un vieux qui te regardait d'un air sévère, pas cool du tout. J'ai tout réussi. On n'était que trois dans ce cas. Avoir le CACES 5, c'est quand même la classe. C'était la première fois de ma vie que je réussissais un examen. J'étais super fier; j'avais le sentiment que je maîtrisais quelque chose, que j'avais enfin une vraie qualification. Ce jour-là, je me suis vu un avenir. Le soir, j'ai fait la fête avec des amis et j'ai offert une bouteille de vodka à la copine qui m'avait mis sur cette piste.

La logistique, une promesse décevante

Le CACES en poche, je suis allé directement chez People Start à Saint-Priest, une agence d'intérim spécialisée. Ma copine m'avait dit qu'ils faisaient beaucoup dans la logistique. J'ai été reçu par une fille sympa, mais assez ferme. On sentait dans son regard qu'elle était habituée à caster les gens. Elle m'a immédiatement annoncé que pour l'instant, elle n'avait que des missions dans des boîtes où les patrons voulaient des gens avec de l'expérience. Il y avait une possibilité de courte durée sans expérience à Bourgoin-Jallieu, mais c'était à plus de 30 kilomètres de Bron et je n'avais alors qu'un scooter de 50 cm³ et pas de permis. Impossible. J'allais d'ailleurs vite comprendre que c'est difficile de travailler dans la logistique si on n'a pas le permis ou pas de voiture, car les centres sont toujours loin de tout, les entreprises faisant construire les entrepôts là où le terrain n'est pas cher. Après avoir entendu le rituel : «Laissez vos coordonnées, on vous rappellera si on a quelque chose», je suis ressorti un peu refroidi. Mon CACES 5 n'avait pas produit l'effet que j'attendais.

Deux semaines plus tard, alors que je commençais à envoyer des candidatures spontanées à des entreprises trouvées dans les Pages Jaunes, la fille me rappelle : «Il y a quelque chose chez un distributeur de boissons, à 8,71 euros



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2014. N° 114245 (00000)
Imprimé en France